

REVUE
HISTORIQUE
DES
ARMÉES

Revue historique des armées

260 | 2010
France-Pologne

Le plan des opérations de la campagne d'Italie de 1859

La contribution réelle de Jomini

Ami-Jacques Rapin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rha/7060>

ISBN : 978-2-8218-0532-3

ISSN : 1965-0779

Éditeur

Service historique de la Défense

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2010

Pagination : 78-89

ISSN : 0035-3299

Référence électronique

Ami-Jacques Rapin, « Le plan des opérations de la campagne d'Italie de 1859 », *Revue historique des armées* [En ligne], 260 | 2010, mis en ligne le 02 août 2010, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rha/7060>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Revue historique des armées

Le plan des opérations de la campagne d'Italie de 1859

La contribution réelle de Jomini

Ami-Jacques Rapin

- 1 Depuis la publication de l'ouvrage de Germain Bapst consacré au maréchal Canrobert, il est communément admis que Jomini a eu une influence déterminante sur la conception des opérations de l'armée française en Italie lors de la campagne de 1859. Fondée sur une série d'observations transmises à Napoléon III par le vieux stratège suisse quelques jours avant l'entrée en guerre, la thèse de Bapst est cependant sujette à caution sur plusieurs points.
- 2 Les circonstances dans lesquelles Jomini fut consulté prêtent peu à discussion. Dans le courant du mois d'avril 1859 – mais certainement pas le 24, puisque la réponse est datée du 20 avril – Napoléon III sollicite l'avis de Jomini sur les chances de la guerre et le déroulement des opérations en recourant à un intermédiaire, l'un des beaux-fils de Jomini, commandant du génie dans l'armée française. Après avoir obtenu l'autorisation de l'ambassade de Russie – Jomini est alors toujours général d'infanterie russe et aide de camp du tsar – l'auteur du *Précis de l'art de la guerre* communique à Alfred de Courville une longue lettre dont le réel destinataire est l'empereur français. Le contenu de cette réponse n'a jusqu'à présent été connu que dans une version tronquée, portée à la connaissance de Bapst à la fin du XIX^e siècle par la famille de Courville, et reproduite en tant que pièce justificative dans le troisième volume de son ouvrage. Cette version n'est autre que celle qui figure dans les souvenirs inédits de Jomini lui-même, à quelques nuances de formulation près¹. Elle s'énonce en six points :
 - « - 1° (...). Il est difficile de rien préjuger tant que les armées française et sarde ne seront pas réunies, car les Autrichiens prendront peut-être une offensive vigoureuse pour empêcher cette réunion.
 - 2° Le premier objet à se proposer est donc la jonction des deux armées alliées entre Alexandrie et Casal[e] (ou Verceil). C'est le plan de La Marmora avec la variante d'une extension sur Verceil.

- 3° La réunion opérée, il y aura à décider si l'on se portera par la droite, sur Plaisance, au centre sur Pavie ou à la gauche vers Magenta.
- 4° Pour manœuvrer par la droite, il faut passer le Pô enflé par la fonte des neiges, en face d'une armée considérable, entre deux camps retranchés, et courir le risque, en cas d'échec, d'une retraite sur Gênes, qui serait désastreuse si l'Angleterre voulait en profiter, ce qui est à craindre du ministère Tory.
- 5° Attaquer Pavie au centre, c'est prendre le taureau par les cornes et risquer un revers sans grand résultat possible en cas de succès.
- 6° Il est donc évident qu'il n'y a pas de meilleur parti à prendre que d'en revenir au plan de Charles-Albert de 1849 en passant le Tessin, sur l'extrême droite des Autrichiens. Mais il est indispensable de couvrir la route de Pavie à Verceil pour arrêter les Autrichiens qui accourront du sud. Ce sera derrière ce corps de couverture que toute l'armée filera par Novare sur Turbigo et Magenta. C'est parce que Charles-Albert n'a pas pris la précaution de se couvrir vers le sud qu'il a été battu. »²

- 3 Or, le document original, qui est conservé aux Archives nationales, s'énonce en des termes sensiblement différents qui remettent en question une partie des interprétations de Bapst et des auteurs qu'il a involontairement induits en erreur, dont Raymond Bourgerie dans son étude consacrée aux batailles de Magenta et Solferino³.
- 4 Sur la base de ce document, on peut tout d'abord affirmer que Napoléon III n'a pas « *essayé* » successivement les « *trois hypothèses* » de Jomini, dans la mesure où la version originale ne mentionnait que deux options principales, chacune comportant plusieurs variantes. Ensuite, l'empereur n'a pas pu copier « *mot à mot le projet de Jomini* » dans ses ordres du 29 mai, puisque les formulations de la lettre du 20 avril ne correspondent ni à la version portée à la connaissance de Bapst, ni à l'ordre général de mouvement pour le 30 mai. Enfin, et plus accessoirement, le projet du neveu de Napoléon I^{er} de « *passer le Pô à Valenza* », le 25 mai, afin d'attaquer le centre des Autrichiens ne peut être identifié à la « *seconde manœuvre de Jomini* » pour la raison précédemment mentionnée⁴. En revanche, il est exact que le vieux général retiré à Passy avait bien indiqué sa préférence pour le mouvement stratégique qui débouchera sur la victoire de Magenta, mais en des termes sensiblement éloignés de ceux sur lesquels se sont fondés les historiens de la campagne.
- 5 On le constatera à la lecture du document original reproduit ci-dessous, Jomini concevait deux directions principales pour une offensive de l'armée franco-sarde : la ligne du Tessin, également nommée front de l'Ouest, et la ligne du Pô, également nommée front du Sud. Le second mouvement stratégique était jugé le plus périlleux en raison des avantages qu'offrait la position des troupes autrichiennes sur le théâtre de guerre. Quelles que fussent les variantes envisagées pour une offensive sur ce front du Sud, Jomini considérait que l'attaque du camp retranché de Plaisance était indispensable afin de préserver la sécurité des communications de l'armée française. Comme on le sait, Napoléon III envisagea initialement une telle manœuvre, qui reproduisait celle effectuée par son oncle lors de la campagne de 1796, mais dut y renoncer après avoir constaté les carences logistiques de son armée (les équipages de ponts et l'artillerie de position faisaient défaut).
- 6 C'est donc une attaque au nord, sur la ligne du Tessin, que recommandait le stratège suisse, sans en dissimuler les difficultés. Parmi les trois variantes envisagées, deux présentaient peu d'intérêt. L'une consistait à créer une diversion sur la ligne du Pô, ce que Jomini assimilait à un « *moyen suranné* » sans réelle influence sur l'issue des opérations. L'autre envisageait un passage du Tessin entre Pavie et Vigevano – et non pas une attaque sur Pavie comme mentionnée dans la version tronquée – qui avait le défaut

de faire perdre l'avantage que présentait un mouvement décisif sur la droite des Autrichiens. Il ne restait par conséquent que la variante définie comme celle qui n'était pas dénuée de « *grandes chances de succès* » et dont résulterait « *nécessairement une bataille décisive entre le Tessin et Milan* ».

- 7 S'il est incontestable que Jomini a effectivement préconisé la manœuvre stratégique qui conduira à la bataille de Magenta, il est également vrai que les termes de la lettre destinée à Napoléon III ne correspondent pas à ceux du résumé communiqué à Bapst. L'absence de référence à Magenta et Turbigo dans le premier document n'a pas en soi beaucoup d'importance, puisque l'indication relative à un passage du Tessin à Buffarola situait bien le mouvement dans une même direction et localisait avec précision le point de franchissement du fleuve. En revanche, le fait que Jomini ne mentionnait ni Vercell ni Novare est beaucoup plus significatif. Ce que préconisait le document original était de couvrir la ligne d'opérations de l'armée française sur Turin en positionnant un corps à Cava, c'est-à-dire face à Pavie. C'est la présence de ce corps, formant l'aile droite de l'armée franco-sarde, qui justifiait d'ailleurs la deuxième variante de l'offensive sur la ligne du Tessin consistant à effectuer un passage du fleuve à mi-chemin de Pavie et de Vigevano. Il n'était donc pas explicitement question de faire filer l'armée par Novare en la faisant couvrir par un corps positionné en avant de Vercell. Autrement dit, ce n'est manifestement pas Napoléon III qui a repris « *mot à mot* » le plan de Jomini, mais bien plutôt Jomini qui a reformulé les termes de sa lettre du 20 avril en fonction de l'ordre de mouvement du 29 mai 1859.
- 8 En réalité, Jomini ne pouvait ni prévoir les mouvements effectués par les belligérants du 29 avril au 29 mai, ni connaître l'emplacement des troupes à la fin de cette période. Il lui était par conséquent difficile de localiser précisément, en avant de Vercell, la position du corps qui devait couvrir la manœuvre stratégique opérée sur la droite des Autrichiens, alors que la recommandation relative à la position de Cava était parfaitement conforme aux prémices de son raisonnement. Le résumé qui termine la lettre du 20 avril est à cet égard sans ambiguïté : le raisonnement de Jomini postulait le maintien des Autrichiens derrière le Tessin, et c'est ce postulat qui justifiait le positionnement d'un corps de couverture à Cava. La combinaison réellement conseillée par Jomini était à vrai dire nettement moins périlleuse que la marche de flanc le long du front autrichien ordonnée par Napoléon III ; manœuvre mal couverte sur le flanc droit et qui laissait la possibilité d'une concentration des forces ennemies sur « *la corde de l'arc que dessinait la marche des alliés* », selon les termes de la division historique de l'état-major de l'armée prussienne ⁵. Jomini aurait-il préconisé ce mouvement s'il avait pu prévoir l'emplacement des troupes dans la dernière semaine de mai ? La réponse à cette question tout hypothétique se trouve dans la lettre du 20 avril : « *Je sais que ce qui paraît le plus imprudent et le plus hasardeux est souvent ce qui réussit le mieux, parce que l'ennemi ne s'y attend pas, mais le chef d'une armée peut tenter lui-même ce qu'il n'oserait pas conseiller dans un mémoire manquant de bases certaines.* »
- 9 Deux autres questions résultent de ce qui précède. Pourquoi le stratège suisse a-t-il fourni rétrospectivement une version tronquée de sa lettre du 20 avril ? Vraisemblablement parce que la partie de ses souvenirs dans laquelle figurait cette version n'était pas destinée à la publication, mais à l'information de sa famille et de ses biographes. Dans cette perspective, il ne trahissait pas véritablement l'esprit des recommandations communiquées à l'empereur français, mais en modifiait la lettre afin de mieux mettre en évidence la conformité de ses recommandations avec la manœuvre stratégique qui, selon

l'expression du capitaine Bernard, « *domine toute cette campagne* »⁶. La démarche n'en était pas moins maladroite, puisque ce passage de ses souvenirs prêtait à confusion et a effectivement induit en erreur les historiens de la campagne de 1859. Elle était à vrai dire d'autant plus maladroite que le contenu du document original était nettement plus intéressant que la version tronquée et rendait mieux justice aux capacités d'analyse du vieux stratège. Celles-ci ne devaient rien au pouvoir quasi divinatoire de Jomini, mythe que s'est complu à entretenir une partie de ses biographes, mais relevaient de son coup d'œil stratégique et de ses aptitudes à « *l'art de faire la guerre sur la carte, l'art d'embrasser tout le théâtre de la guerre* » selon les termes du *Précis de l'art de la guerre*⁷.

- 10 Quelle fut l'influence des analyses de Jomini sur la conduite des opérations ? La réponse de Raymond Bourgerie est certainement la bonne. Le plan de Jomini a fourni à Napoléon III une « *ligne directrice* »⁸ qui n'était assurément pas inutile à un commandant en chef sans expérience, ne possédant ni le talent militaire ni l'esprit de décision de son oncle⁹. Ce plan ne l'a certes pas prémuni d'erreurs d'appréciation et d'atermolements, mais il lui offrait un examen systématique des mouvements stratégiques permis par le théâtre de guerre et une appréciation de leurs avantages et inconvénients. Apparemment, la lettre de Jomini n'a pas été communiquée aux officiers supérieurs de l'armée, ce qui semble signifier qu'elle a fait office d'une sorte de *vade-mecum* auquel pouvait se rapporter l'empereur afin d'apprécier les options qui lui étaient présentées par ses généraux en fonction de l'évolution des opérations.
- 11 En outre, la lettre ne comportait pas uniquement une analyse du théâtre de guerre. Elle mentionnait aussi quelques saines considérations sur l'art militaire qui, pour avoir peut-être contribué aux hésitations de Napoléon III, ont pu l'inciter à adapter le plan des opérations aux circonstances et le prémunir d'errements encore plus préjudiciables à la conduite de la guerre. Premièrement, Jomini affirmait que les données topographiques ne suffisaient jamais à déterminer un plan d'opérations, la position et la force des armées en présence influant sur les choix stratégiques. Deuxièmement, il observait que les opérations ne sauraient être définitivement fixées au début d'une campagne, puisque leur plan était appelé à successivement évoluer en fonction de la « *marche des événements* ». Troisièmement, il accordait une juste importance au facteur moral et au facteur technique (en l'occurrence la supériorité de l'artillerie française), tous deux susceptibles de contrebalancer les avantages qu'offrait aux Autrichiens l'échiquier stratégique et tactique. C'était clairement signifier que la guerre est affaire d'action réciproque et de sens de l'initiative et non pas de conceptions abstraites préétablies.
- 12 Cependant, comme toujours à la guerre, le succès des opérations ne repose jamais exclusivement sur le bien-fondé de leur conception initiale et sur l'esprit d'initiative de ceux qui les conduisent. Il procède également des erreurs commises par l'adversaire, lesquelles, lors de la campagne de 1859, ont largement contribué aux victoires de l'armée française.

ANNEXES

Lettre de Jomini à Alfred de Courville, 20 avril 1859

Mon cher Alfred,

J'ai bien reçu les deux questions que vous m'avez adressées, et je serai heureux de pouvoir y répondre d'une manière satisfaisante ; mais vous oubliez que j'ai 80 ans passés ; que je suis abîmé par deux maladies graves ; et que je n'ai aucune donnée positive sur laquelle je pourrais baser des raisonnements. Je vais néanmoins vous dire ce que je pense.

Vous désirez savoir si je crois à la guerre.

Pour cette question, elle est plus facile à résoudre puisqu'il ne s'agit que d'une opinion. Or, pour éviter d'entrer dans un labyrinthe de considérations politiques, je me bornerai à vous dire que je crois la guerre inévitable ; si ce n'est au printemps, ce sera plus tard.

Ensuite, vous désirez savoir ce que je pense des chances respectives et des opérations plus ou moins probables.

Ici, je serai plus embarrassé de répondre, car, pour jouer une partie stratégique, il ne suffit pas d'avoir devant soi un échiquier, il faut connaître la force et l'emplacement des pièces que les deux adversaires ont à faire mouvoir.

Malgré mon ignorance des faits, voici mon appréciation :

- 1° L'initiative stratégique est un avantage considérable ; le général Hess est un homme fort habile, et, si son gouvernement est décidé à faire la guerre, il a intérêt à prendre cette initiative, car il peut en quelques jours porter des coups décisifs à l'armée sarde.

Il peut s'appliquer à battre et poursuivre cette armée avec le gros de ses forces et en porter une partie sur la capitale ; tout dépend donc pour juger ce que l'armée française aurait à faire d'être exactement informé des positions où les Piémontais se rassembleraient et de ce qui pourrait survenir pendant le passage des Alpes ; puis de connaître aussi les différents points de départ des colonnes françaises.

- 2° Turin était, je crois, démantelé ; la citadelle seule avait été conservée ; je pense qu'elle existe encore, mais en mauvais état.

Quoi qu'il en soit, il importerait beaucoup aux Autrichiens de s'emparer de la ville pour frapper l'esprit des populations de l'Italie, et, comme ils sont trois fois plus nombreux, ils peuvent le tenter avec succès.

- 3° Les journaux ont porté leurs forces à 220 mille hommes. Je crois que le nombre est un peu exagéré et comprend les corps du Tyrol, de la Vénétie et de l'Illyrie ; mais il me paraît que l'on peut estimer à 150 mille hommes les forces qu'ils seraient à même de réunir en Lombardie.

D'un autre côté, je crois que l'on peut estimer à 70 mille environ la force disponible de l'armée piémontaise, sans compter les corps français.

- 4° Quel rôle aurait à jouer cette dernière pour parer autant que possible aux inconvénients de sa position ? Devra-t-elle disputer les passages du Tessin, de la Sesia et du Pô jusqu'à l'arrivée des Français, au risque d'être entraînée dans une bataille décisive ?

Voilà des questions qu'il s'agirait de résoudre.

- 5° Soit que les Piémontais veuillent tenter de défendre le terrain coupé en face de Pavie sans engager néanmoins une bataille, soit qu'ils veuillent se replier derrière la Sesia, ou entre Valence et Alexandrie, le rôle des Autrichiens resterait le même : diriger les deux tiers de leurs forces par la gauche du Pô sur Turin et porter leur aile gauche par la rive droite afin de s'emparer d'Asti et d'intercepter la communication entre Turin et Alexandrie pour se rabattre ensuite vers le gros de leur armée ; si celle des Piémontais se trouvait vers la capitale, ce serait sans doute diviser ses forces, mais pour un temps très court et pour séparer les deux fractions de l'armée piémontaise.

- 6° Il est certain qu'en disputant le terrain entre la Sesia et le Tessin sans risquer néanmoins de bataille, les Piémontais retarderaient peut-être de quelques jours l'entrée des Autrichiens à Turin, ce qui, avec la rapidité des communications télégraphiques, serait d'un grand prix ; mais ne s'exposeraient-ils pas aussi à être engagés malgré eux dans un combat plus sérieux qu'ils ne le voudraient ?

- 7° De tout ce qui précède, il résulte évidemment :

Que la jonction des armées franco-sardes est le principal but qu'elles doivent se proposer.

Que l'armée piémontaise doit rester intacte aux dépens même, s'il le faut, d'une occupation momentanée de la capitale.

- 8° Par les mêmes motifs, il serait fort désirable que l'armée française pût se saisir de l'initiative en franchissant les Alpes au moment même où les Autrichiens passeraient le Tessin, et même plus tôt si cela était possible. Il est douteux que les rapports politiques lui permettent d'en agir ainsi, mais ce serait un immense avantage.

- 9° Admettant l'impossibilité de cette initiative, il s'agirait de combiner la marche des colonnes françaises de manière à déboucher le plus promptement possible en Italie ; l'armée de Lyon franchissant le Mont-Cenis se porterait par la vallée de Suse sur Turin, les troupes qui pourraient se trouver dans le Dauphiné et la Provence déboucheraient par le Montgenèvre et le col des Fenestrelles sur Coni, Pignerol et la haute vallée du Pô afin de se rallier par leur gauche à la droite de l'armée de Lyon, entre Saluces et Turin ¹⁰.

- 10° Il est difficile de déterminer ce qu'elles auraient à faire une fois arrivées là, car cela dépendrait des résolutions définitives adoptées par l'armée sarde et de la marche des Autrichiens. Il suffirait que les Piémontais manœuvrassent de manière à pouvoir se lier avec leurs alliés, et s'ils ne pouvaient se maintenir ni sur la route de Turin, ni vers Alexandrie, il convient qu'ils opèrent sur Asti ou Alba, de manière à assurer la jonction par la vallée de la Stura.

Opérations offensives

Admettant que le premier objectif de la campagne ait été heureusement atteint, et que la jonction des deux armées combinées eut été opérée, soit sur la Sesia soit vers Valence et Alexandrie, il est probable que le second plan aurait pour objectif de déloger les Autrichiens de la Lombardie.

Le magnifique échiquier stratégique et tactique que la nature leur a préparé, et dont ils ont encore doublé l'importance par d'habiles travaux, leur donne des avantages incontestables ; car il est presque impossible de les en déloger par de savantes manœuvres stratégiques contre les extrémités ou contre leurs communications, en sorte que l'on ne peut que les assaillir de front en prenant, comme l'on dit, le taureau par les cornes.

On sait que cet échiquier présente un double front formant presque un angle droit ; le front de l'Ouest, formé par la ligne de défense du Tessin et du canal qui s'y rallie, s'étend depuis le lac de Como, ou plutôt depuis Oleggio, jusqu'au dessous de Pavie où cette rivière se jette dans le Pô.

À partir de ce point de Pavie, le front du Sud se trouve formé par l'imposante barrière du Pô jusqu'à l'embouchure du fleuve, au nord des lagunes de Commachio à quinze lieues au-delà de Ferrare.

Passage du Tessin

Il y a trois partis à choisir pour assaillir la ligne du Tessin. Le premier serait d'imiter le plan qui réussit si mal au roi Charles Albert en 1849, c'est-à-dire de passer avec le gros de l'armée à Buffarola afin de refouler une partie de l'armée autrichienne dans l'angle formé vers Pavie par le confluent du Tessin avec le Pô ; position absolument semblable et plus dangereuse même que celle qui fut si fatale au roi François Ier, et où sa perte serait certaine si elle ne parvenait pas à s'y soustraire, soit en exécutant une retraite précipitée, soit en saisissant le moment de fondre à temps sur les assaillants avant leur entière formation sur la rive gauche du Tessin.

Ce projet ne serait pas dénué de grandes chances de succès, si l'on avait soin de bien garder la forte position de Cava en face de Pavie afin de couvrir la ligne d'opérations de l'armée sur Turin. Toutefois, il aurait toujours le défaut de laisser cette principale ligne de retraite un peu exposée en cas d'un échec grave. Pour parer ce danger, on pourrait à la vérité passer le Tessin plus bas, entre Vigevano et Pavie, de manière à ce que le gros de l'armée, se trouvant plus rapproché de l'aile droite préposée à la garde de Cava, pourrait promptement se rallier à elle ; mais on perdrait ainsi l'avantage principal de l'opération en donnant de front contre le centre de l'ennemi au lieu de battre sa droite séparément, ce qui enlèverait tout moyen de refouler et d'enfermer l'aile gauche sur le bas Tessin.

Dans tous les cas, tenter pareil passage de vive force en présence d'une armée formidable serait une entreprise des plus graves qui nous reporterait aux célèbres journées de Wagram ; s'il réussissait, il en résulterait nécessairement une bataille décisive entre le Tessin et Milan, bataille qui ramènerait les Autrichiens sur l'Adda et le Mincio ou les Français sur les Alpes.

On croit la dernière hypothèse peu probable, attendu que le nouveau matériel d'artillerie dont l'armée française est seule pourvue lui assurerait une victoire certaine ; je me plais à partager cette opinion ; mais s'il en était ainsi, les avantages immenses que l'échiquier tactique offre aux Autrichiens présenteraient encore des obstacles assez formidables pour immortaliser leur vainqueur, quoi qu'il en soit, cette supériorité de l'artillerie, en rendant les chances plus favorables, serait un encouragement pour l'attaque de la ligne du Tessin.

Au surplus, quelques militaires pensent que pour faciliter le succès, il serait convenable de diviser l'attention des Autrichiens en les menaçant simultanément d'un passage du Pô

vers Stradella. Ce moyen suranné les engagerait peut-être à détacher deux ou trois brigades ; mais pour obtenir ce mince résultat, il faudrait soi-même en détacher autant. L'opération peut être néanmoins essayée. Toutefois, cela n'influerait pas sérieusement sur le résultat ; si on portait la diversion plus loin de Pavie, elle aurait encore moins d'effet vu la position avantageuse des ennemis à Plaisance qui la déjouerait inévitablement.

Passage du Pô

Dans le cas où l'on jugerait un passage du Tessin trop chanceux et, que se fondant sur l'exemple de Napoléon Ier en 1796, on croirait devoir donner la préférence à un passage du Pô, cette opération me semblerait plus difficile encore.

En 1796, Beaulieu avait une vingtaine de mille hommes derrière le Tessin, et Napoléon en venant surprendre le passage à Plaisance avec deux divisions ne courrait pas grands risques ; toutefois, si Beaulieu eut jeté ses forces sur Codogno, les premières troupes passées auraient été perdues.

Aujourd'hui, les données sont différentes ; les Autrichiens auraient 120 mille hommes échelonnés entre Pavie et Plaisance ; cette dernière ville est transformée, dit-on, en un vaste camp retranché d'où l'on pourrait fondre sur les derrières de l'armée au milieu du passage.

Une pareille entreprise serait des plus téméraires aussi longtemps que des masses aussi nombreuses défendraient le cours du fleuve entre Pavie et Plaisance. L'exemple du passage de Wagram et la supériorité de l'artillerie française peuvent y encourager, mais on ne saurait néanmoins en dissimuler le danger.

Tenter l'opération plus bas, en profitant du saillant de Cremone, serait s'exposer aux mêmes inconvénients et à d'autres plus grands encore, puisqu'on laisserait le camp retranché de Plaisance derrière soi. Un passage vers Casal Maggiore présenterait le même danger.

Enfin, oserait-on proposer un passage sérieux plus bas encore dans les marécages du Mantova ou du Ferrarais ? Ce serait courir la grosse aventure : avec des armées de 40 à 50 mille hommes, comme en 1796, on peut espérer de surprendre un passage, mais, contre des armées de 150 mille combattants, risquer une telle opération dans un terrain si coupé, en livrant toutes ses communications à la merci de l'ennemi, semble par trop fort.

À la vérité, une tentative sur le bas Pô pourrait être facilitée par les moyens maritimes que possède la France, à l'aide desquels on pourrait franchir le Pô et l'Adige à deux ou trois journées d'intervalle ; mais à part la neutralité anglaise, indispensable pour une telle entreprise et à laquelle il serait bien imprudent de se fier, qui oserait jeter une armée entière entre la Brenta, Vérone, Mantoue, Legnago et les lagunes de Commacio ; cela serait tout au plus bon pour une diversion destinée à soulever la Vénétie et à faciliter les opérations plus solidement basées de l'armée principale agissant dans la Lombardie.

Du reste, pour apprécier si une attaque sérieuse sur le bas Pô serait une entreprise possible, il faudrait savoir :

- 1° L'appui que la marine française pourrait donner sans avoir à redouter le conflit des flottes anglaises.

- 2° Si, en cas d'échec, l'armée oserait changer sa ligne de retraite en la dirigeant de Bologne ou Modène sur la Toscane et Livourne au lieu de la continuer sur Turin ou Gênes.

Un pareil changement de base et de lignes d'opérations est une de ces résolutions que l'on prend dans une situation désespérée, mais qui ne se propose pas au premier abord. Si l'on voulait se décider à un pareil changement, alors on pourrait repasser les fleuves sur le point stratégique important de Casal Maggiore en se basant par Parme et la vallée du Taro sur Gênes. Ce serait une résolution également hasardeuse tant que les Autrichiens pourraient déboucher en force du camp de Plaisance.

Je ne vous parle pas des éventualités qui pourraient survenir si les Autrichiens étaient retirés entre le Mincio et l'Adige ; c'est un peu loin du présent. On sait que cette belle position défensive coupée de plusieurs fleuves et de nombreux canaux, flanquée de quatre places, se trouve encore protégée par les deux routes stratégiques nouvellement construites par les vallées de l'Adda et d'Iseo qui conduisent sur les communications de l'assaillant. Alors, il est certain que l'appui de la marine française pourrait avoir une action plus directe pour déloger les Autrichiens de cet échiquier tactique par des diversions sérieuses.

Du reste, ce champ d'action des expéditions maritimes est trop vaste pour être traité dans une lettre. Je sais que ce qui paraît le plus imprudent et le plus hasardeux est souvent ce qui réussit le mieux, parce que l'ennemi ne s'y attend pas, mais le chef d'une armée peut tenter lui-même ce qu'il n'oserait pas conseiller dans un mémoire manquant de bases certaines.

Il est bien entendu que tout ce qui précède s'applique à une guerre circonscrite à l'Italie. Si l'Allemagne devait y intervenir, alors je crois que tout ce que l'on pourrait désirer serait de couvrir la rive droite du Pô afin de porter les plus grands efforts sur le Rhin. Ceci est une grande question de politique que je ne me permettrai pas de discuter, car la solution dépend surtout de la part que les populations italiennes prendraient aux opérations de la guerre et de l'appui qu'on serait naturellement appelé à leur donner.

Voilà tout ce que je crois possible de dire avec des notions aussi incomplètes ; je ne saurais pousser les conjectures plus loin, car je suis du nombre de ceux qui ne croient pas à de fastueux plans de campagne, mais qui pensent qu'une campagne doit être une suite de plans successifs inspirés au fur et à mesure par la marche des événements. Je terminerai en faisant observer que les combinaisons présentées reposent sur les maximes strictes de la stratégie. Je sais fort bien que la supériorité des armes, le moral des troupes et surtout le génie du général rendent parfois facile ce que les apparences feraient croire impossible : les campagnes de Napoléon Ier en fournissent de fréquentes preuves.

Faites votre profit de ce verbiage si vous pouvez et soyez indulgent pour un invalide de 80 ans qui a déjà un pied dans la tombe et dont les yeux voient à peine les lignes que sa main trace ; n'oubliez pas surtout qu'une simple lettre n'est pas un mémoire et que le style est la moindre qualité en ces sortes de matière.

Résumé

- 1° Si un choc sérieux avait lieu entre les Autrichiens et les Piémontais avant l'arrivée des Français, il serait impossible de dire d'avance ce qu'il y aurait à faire puisqu'on ne peut en calculer ni la portée ni les suites : la jonction des deux armées deviendrait le seul objectif qu'elles dussent se proposer.

- 2° En admettant que ce choc n'ait pas eu lieu, le point capital pour les armées combinées serait de pouvoir se réunir, l'une entre Alexandrie et Valence, l'autre derrière la Sesia, couvrant la route de Pavie à Turin avec une avant-garde sur le Terdoppio.
- 3° Si les Autrichiens étaient restés derrière le Tessin, on pourrait porter les armées un peu plus bas en avant, la gauche derrière l'Agogna ou le Terdoppio, la droite entre Alexandrie et Tortona ou avant Voghera à Crescentino, Casal[e], Valence et Cambio.
- 4° Dans cette situation, si l'on voulait prendre l'offensive, on aurait à opter entre l'attaque de la ligne du Tessin ou celle du Pô. Pour procéder à cette dernière opération, il serait urgent de se débarrasser du camp retranché de Plaisance qui générerait singulièrement toutes les entreprises.
- 5° Il serait sage d'assurer à l'armée française trois lignes de communication secondaire ; celle de gauche de Fenestrelle sur Briançon, celle du centre de Coni par l'Argentièrre, celle de droite par le col de Tende sur Nice. Bien entendu que la route de Turin serait la principale ligne d'opérations, les autres seraient de simples lignes d'étapes, et pourraient néanmoins servir, au besoin, de lignes accidentelles de retraite.

Paris, 20 avril 1859

Général Jomini

Source : Centre historique des Archives nationales, 400 AP 57.

NOTES

1. JOMINI (Antoine Henri), *Recueil de souvenirs pour mes enfants*, p. 654-655, tapuscrit. Bibliothèque militaire de Verte-Rive, Pully, TAP 0196.
2. Plan de campagne de Jomini, in : BAPST (Germain), *Le Maréchal Canrobert. Souvenirs d'un siècle*, vol. 3, Paris, Plon, 1909, p. 523-534.
3. BOURGERIE (Raymond), *Magenta et Solferino (1859). Napoléon III et le rêve italien*, Paris, Economica, 1993, p. 16. L'auteur reproduit le « plan de Jomini », tel qu'il figure en tant que pièce justificative dans l'ouvrage de Bapst.
4. Les citations sont toutes tirées de l'ouvrage de Bapst.
5. Division historique de l'état-major de Prusse, *La Campagne de 1859 en Italie*, Paris, Dumaine, 1862, p. 67.
6. HIPPOLYTE (Bernard), *Aperçu général sur les origines, les progrès et l'état actuel de l'art de la guerre*, Paris, Dumaine, 1868, p. 197.
7. JOMINI (Antoine Henri), *Précis de l'art de la guerre*, vol. 1, Paris, Anselin, 1838, p. 155. La citation correspond à la définition de la stratégie donnée par l'auteur.
8. BOURGERIE (Raymond), *Magenta et Solferino*, op.cit., p. 16.
9. C'était aussi l'avis de Jomini qui l'exprime en ces termes dans une lettre à son biographe, Ferdinand Lecomte : « (...) Le neveu, tout en étant peut-être plus politique, n'a pas les allures de son oncle, et ce qui paraît le plus présumable devient souvent le moins réel. » Jomini à Lecomte, 25 octobre 1859, Archives cantonale vaudoises, P. Lecomte, 99.
10. « J'ignore entièrement l'emplacement des troupes françaises, en sorte que j'écris ces dernières phrases un peu au hasard. » Note de Jomini.

RÉSUMÉS

Sollicité par Napoléon III peu avant le début de la campagne d'Italie, Jomini communique à l'empereur ses observations sur le théâtre de guerre et le déroulement des opérations. Le contenu de cette lettre n'était connu jusqu'à ce jour que dans une version tronquée qui a induit en erreur les historiens de la campagne de 1859. La publication du document rétablit le propos original de l'auteur et permet de reconsidérer une partie des interprétations de la première phase de la guerre.

The plan of operations for the Italian campaign of 1859: the real contribution of Jomini. Solicited by Napoleon III shortly before the start of the Italian campaign, Jomini sent the emperor his observations on the theater of war and the conduct of operations. The contents of this letter were known until now only in a truncated version that has misled the historians of the 1859 campaign. The publication of the document restores the original wording of the author and allows a reconsideration of some of the interpretations of the first phase of the war.

INDEX

Mots-clés : Jomini, Napoléon III, stratégie

AUTEUR

AMI-JACQUES RAPIN

Maître d'enseignement et de recherche à l'université de Lausanne, il a publié, *Jomini et la stratégie : une approche historique de l'œuvre*, ainsi que des contributions consacrées au stratège suisse dans les *Cahiers du monde russe*, la *Revue suisse d'histoire et Politique étrangère*.